

ITINÉRAIRE
de Vermenton à Auxerre

Le magistral discours de notre
compatriote de Vermenton

M. Etienne Gilson

de l'Académie Française

Au banquet de clôture du XIX Congrès
de l'Association bourguignonne
des Sociétés savantes

Les grandes manifestations organisées à Auxerre à l'occasion du XV^{ème} centenaire de la mort de saint Germain et du 19^{ème} Congrès de l'Association bourguignonne des Sociétés Savantes se sont terminées dimanche. Avant de donner un compte rendu d'ensemble nous tenons à dire qu'elles ont connu le plus vif succès, qu'il s'agit des travaux mêmes du Congrès, des spectacles donnés au Marché Couvert ou des cérémonies religieuses dont Auxerre a été le théâtre dimanche.

Dès aujourd'hui nous tenons à reproduire intégralement le magnifique discours que notre compatriote de Vermenton, Monsieur Etienne Gilson de l'Académie Française, a prononcé samedi au banquet de clôture du Congrès, dont il avait accepté la présidence.

Dans cet « Itinéraire de Vermenton à Auxerre », l'éminent écrivain évoque des souvenirs de jeunesse et c'est un profond amour pour sa petite patrie qu'il exprime en ces pages où l'émotion et le pittoresque, la profondeur de l'inspiration et la richesse du style se conjuguent pour en faire un régal intellectuel que nos lecteurs saurons apprécier.

Je me souviens d'un pays merveilleux, neuf comme les regards de quinze ans que nous posions alors sur lui et dont, parce que nous l'avons-nous même perdue, nous ne retrouverons plus la jeunesse. Il n'avait ni hiver ni printemps, rien qu'un été dont les jours exactement comptés joignaient les moissons finissantes de l'été aux vendanges commençantes de l'automne. Deux mois, à peine plus, durant lesquels des routes de grès rose, aujourd'hui couverte d'un noir bitume, portaient en tous sens nos bicyclettes ailées à travers un jardin dont nous connaissions chaque allées d'Auxerre à Avallon et de Clamecy à Tonnerre.

C'est dans ce coin de France que nous avons appris à la connaître et par lui que nous la chérissons. Il ne nous reste, à nos yeux, le cœur, et elle s'étend encore pour nous autour de lui, comme autour d'elle le monde. Ce n'était pas assez pour nous de ces routes nationales, faciles mais vides, que de subtils ingénieurs semblent avoir tracées pour aller d'un point à un autre sans jamais passer nulle part ; ni même ces routes départementales ou de ces chemins de grande communication qui escaladent gaillardement les côtes pour conduire le voyageur du val verdoyant de l'Yonne aux âpres défilés de la Cure ou du Cousin, à moins que sa fantaisie ne le porte vers les méandres du paresseux Serein dont l'eau baigne les remparts de Noyers et les coteaux vigneux de Chablis.

Le vrai voyage d'aventures se faisant autrement à pied, un bâton rustique à la main, et fortune littéralement inépuisable pour un piéton de 1900, une dizaine de francs dans la poche. Châteaubriant a écrit l'itinéraire de Paris à Jérusalem ; je voudrais avoir son génie et ses loisirs studieux et sa verte vieillesse, pour écrire l'itinéraire de Vermenton à Auxerre où je me souviens d'avoir jadis, vu plus de choses que je ne devais en voir plus tard sur l'interminable route qui va de New-York à San Francisco.

On part de Vermenton, mais comment en partir ? Le portail roman de son église gothique à trois nefs égales nous rappelle à lui seul que, fait peut-être unique dans l'histoire universelle notre peuple a su jadis

créer deux grands styles d'architecture monumentale. Laissons là pourtant derrière nous, avec l'élégant réfectoire cistercien de Reigny. Un regard en passant pour cette Poste Royale où le philosophe Berkeley, en route pour l'Italie passa la nuit du 17 au 18 décembre 1713. Un souvenir encore – car qui penserait à lui si nous l'oublions ? – pour maître Etienne de Cudot, mais nous voulons partir et nous ne partirions jamais si nous commençons à rêver à son étrange carrière ; né à Cudot près de Villeneuve sur Yonne, ce neveu de la bienheureuse Alpaïs était en 1223, archidiacre d'Auxerre : en 1230 – 31, maître en théologie à l'Université de Paris, plus tard encore, le pape lui confie plusieurs missions, dont il s'excuse afin d'administrer librement la Faculté de théologie dont il a la charge. La série de ses renoncements commence : d'abord ses bénéfices, puis son enseignement parisien même, et le voici curé de Vermenton, d'où il se retirera pour y finir ses jours le 22 novembre 1250, dans l'ordre du Val-des-écoliers.

Personne me parlait de lui lorsque j'étais enfant et ce n'est d'ailleurs dans ses doctes écrits que je m'instruisais alors, mais Vermenton m'offrait à profusion autant de maîtres que je pouvais souhaiter dans l'art d'exprimer nettement des opinions précises. C'est un art qui n'est pas perdu et il y fleurissait bien avant ma jeunesse. Un jour que je sortais de chez la mère Bois qui m'avait raconté pour la vingtième fois « l'oiseau bleu » vart jeune et rouge, je me rendis chez une autre de mes conteuses favorites, que je trouvai majestueusement entrônée dans un fauteuil tandis que son gringalet de mari, assis à ses pieds, sur un escabeau, lui lisait modestement le journal. Je la félicitai avec tact d'avoir un mari si utile. « Oui, me répondit-elle, c'est lui qui lit, mais c'est moi qui comprends ».

Je pense à elle en grimpant la cote de la Voie d'Auxerre, qui se nomme plus familièrement la vieille route. On y sent encore sous le pied les dalles que foulèrent autrefois les légions romaines. Pour se rendre d'une ville à l'autre, nos pères et c'est bien le cas de le dire, n'y allaient pas par quatre chemins. Une montée, une descente et l'on était rendu sur le plateau entre les taillis du Bois Fourchu et les chaumes de Chante-Pinot, vous rencontrerez rarement âme qui vive. A l'ouest la Cure reste invisible et l'Yonne ne paraît pas encore ; du nord à l'est et au sud, d'immenses solitudes de forêts de côtes dont chacune étale au soleil la pierraille et ses meurgers, seuls témoins de l'inlassable travail de douze siècles par lequel nos paysans ont fait la France.

Une montée donc, une descente et voici Cravant sur Yonne coiffé de sa tour, ceinturé de remparts et dont l'église Saint-Pierre passerait en d'autres pays pour un chef-d'œuvre de la Renaissance. La guerre de Cent ans n'y est pas oubliée. C'est là, il y a quelque cinquante ans, que j'entendis une jeune mère bourguignonne tancer vertement son marmot en le traitant d'« Armagnâ». Les gens de Bazarnes prétendent qu'« y n'est jamais sorti d'Cravant ni bon vent ni bounnes gens »

Pour ce qui est du vent, nous avons de quoi leur répondre : « vent de Bazarnes, vent d'galarne » ! Quant aux gens c'est pur calomnie et j'en veux prendre à témoin le vigneron que, tout jeune encore, je rencontrais dans sa verte vieillesse roulant sur la route d'Accolay une énorme brouettée de foin. Si robuste fut-il, j'eus pitié de son grand âge et le persuadai de se laisser aider. Cinquante mètres plus loin, les brancards me tombèrent des mains. Alors le bon vigneron m'empoigna sous les aisselles mes planta sur le foin et rentra tranquillement le tout à la maison. Quel homme ! ou, plutôt, répétons en son honneur la cornélienne parole de la chanson bourguignonne : on dit ce n'est pas un' homme, c'est un vigneron » !

Mais il faut se hâter. Passé « En Jougny » et la source de l'Arbaud, l'antique voie nous hisse implacablement jusqu'au carrefour d'Irancy où nous irons saluer au passage avec la mémoire de l'architecte Soufflot, la gloire plus substantielle de ses vins. Les malins prétendent que ce qui fait le vin d'Irancy, ce sont ses caves, mais nous ne le croirons pas et, après tout qu'importe ? Le résultat est délectable et c'est lui seul qui compte. Voici d'ailleurs bientôt Saint Bris le Vineux, dont le blanc remplacera le rouge d'Irancy – car comment connaître un pays sans goûter son vin ? – mais où l'antique tombeau de saint Cot, dans l'église où le moyen âge de la nef s'harmonise si bien à la Renaissance du chœur nous rappelle opportunément que Bourgogne est terre de chrétienté. Encore un peu de courage et quelques kilomètres jusqu'au moment de la grande récompense : Auxerre.

Altissiodorum : alta sedes deorum « le noble séjour des dieux » disait au XIII^{ème} siècle ce grand bavard de Salimbene qui fit de votre vin blanc si grand éloge et visita souvent, avec vos caves, le logis de l'illustre théologien Guillaume d'Auxerre. Imbattable dans la dispute, et tout bourguignon qu'il fût, Guillaume manquait pourtant d'éloquence. Quand il prêchait, assure Salimbene, il ne savait ce qu'il disait : nesciebat quid dicebat ; mais la Summia aurea, composée en 1215 et 1220, dominait tout l'enseignement de son temps. Imprimé trois fois à Paris, la troisième fois en 1518, et une fois à Venise en 1591, ce monument quatre fois séculaire attend son édition définitive, dont je suis heureux de dire qu'elle est prête et que nous la devons à nos cousins d'Outre Atlantique, les Canadiens français.

Sept siècles entre Guillaume d'Auxerre et nous !. Cela nous semble bien vieux. Pourtant quatre siècles avant ces sept siècles, il y avait déjà dans la bonne ville d'Auxerre d'autres maîtres aussi célèbres en leur temps que Guillaume le fut dans le sien. Il était dans l'histoire, aussi loin de Rémi d'Auxerre que nous le sommes nous-mêmes de Ronsard né en 841, mort en 908, ce maître illustre avait enseigné dans votre ville tous les arts libéraux, avec un tel succès qu'il fut appelé en 883 aux célèbres écoles de Reims et finalement à Paris où il eut comme élève Odon de Cluny. Mais il avait eu lui-même pour maître Heiric d'Auxerre, mort en 876, dont nous possédons encore des écrits sur la logique et qui devait déjà sa formation première aux écoles de votre ville.

Quel aspect peut bien avoir présenté cet Auxerre du XI^{ème} siècle, cent ans avant l'apparition de ce dragon de feu, qui traversant votre ciel du nord au midi, devait y annoncer la venue de l'Antéchrist aux environs de l'An Mil ?

Nous pouvons à peine l'imaginer, mais la ville que connut au XIII^{ème} siècle Salimbene ressemblait fort, dans son ensemble, à celle que nous voyons encore aujourd'hui. Elle apparaît dans toute sa gloire au voyageur qui l'aborde de front par la vieille route, en attendant l'émotion singulière qui nous attend sur le vieux pont, « d'où la composition de la ville avec ses trois tours », écrivait notre Charles du Bos, « est la perfection même ».

C'est un Vermeer, disait-il encore, et il ajoutait : « les chalands noirs, eux aussi, font songer à la vue de Delft » Il est vrai, bien que plate Delft n'ait pas offert aux yeux de son peintre l'harmonieux étagement des toits et des édifices d'Auxerre ; je dirai surtout, bien qu'il me soit impossible à moi-même d'y entrer, comme le faisait l'exquis Charles du Bos, la tête pleine de tableaux et de littérature. Si riche soit-elle en œuvres d'art, Dieu veuille qu'elle ne devienne jamais pour mon cœur une ville musée, mais plutôt qu'elle demeure ce qu'elle fut pour moi, dès mon enfance, la capitale du seul pays dont la réalité garde à mes yeux l'enchantement du rêve. Chacun de nous tient à la France par un coin de terre : je me trouve, ici même, au centre du mien.

Notre grand saint Germain me pardonnera-t-il de n'avoir pas ajouté aujourd'hui, comme j'aurais pu le faire, une goutte d'eau à l'océan de la controverse pélagienne ? Nos érudits m'excuseront-ils de n'avoir pas entassé comme il n'eut peut-être pas été impossible, un peu plus de moyen âge sur celui qui nous entoure ici de toutes parts ? Je veux du moins l'espérer, car après tant de science pieusement répandue sur Auxerre la morte, c'est Auxerre la vivante qu'il est temps pour nous de célébrer.

Il n'y aurait pas de France sans Paris, mais Paris est l'œuvre de toutes les provinces de France. C'est pourquoi, unis en ce jour pour rappeler qu'il y a de cela dix-neuf siècles, votre ville était déjà l'un des foyers de la civilisation européenne, ce n'est pas seulement en arrière, mais en avant que nous voulons tourner nos regards vers une France dont l'unité désormais plusieurs fois séculaire se jugera peut-être assez forte pour accueillir sans péril la féconde diversité de ses provinces. Je propose donc qu'en célébrant ici même l'une des terres françaises, nous les unissions toutes dans notre cœur, des pins d'Alsace aux chênes de Bretagne et des grasses plaines du Nord aux arides causses du Midi. En ces jours de commémoration, nous pouvons avouer une tendresse particulière pour cette terre où Michelet voulut noter, dans son immortel Tableau de la France, « l'exubérante beauté des femmes de Vermenton et d'Auxerre ».

Sur leur beauté, aucun doute ! Mais pourquoi cette « exubérance » ? C'est que, ne l'oublions pas, un grand historien est toujours un grand romancier, Michelet a son idée de la Bourgogne le « pays des orateurs, celui de la pompeuse et solennelle éloquence ». C'est de sa partie élevée : « que sont parties les voix les plus retentissantes de la France, celles de Saint Bernard, de Bossuet et de Buffon ». La sève enivrante de Beaune et de Mâcon trouble comme celle du Rhin.

L'éloquence bourguignonne tient de la rhétorique ». Sur quoi, emporté par l'élan des comparaisons, il ajoute que l'exubérante beauté des femmes de Vermenton et d'Auxerre n'exprime pas mal cette littérature et l'ampleur de ses formes ».

Quelle erreur ! Comme la France elle-même, la Bourgogne a ses pays. Si prêts que nous soyons à rendre justice aux sèves enivrante de Beaune et de Mâcon, la nôtre est celle de Chablis, qui ne trouble pas comme les vapeurs du Rhin, mais dit immédiatement et sans emphase, avec une force de persuasion sans pareille, tout ce qu'elle a à dire. Quant à ces voix retentissantes de haute Bourgogne, auxquelles s'est jointe depuis celle de Lacordaire, elles sont vraiment de Bourgogne, mais ni du terroir d'Auxerre ni des son l'esprit. La seule oraison funèbre digne de l'immortalité que l'on ait prononcée sur notre terre ne ressemble en rien à celle de Bossuet.

Une vieille cousine m'a vingt fois conté, qu'au temps de sa jeunesse, nulles obsèques ne se terminaient en nos pays, sans qu'un chœur de pleureuses ne chantât les mérites du défunt. On nommait cela « s'érafer ». Un jour donc la maitresse du chœur funèbre ayant dit, comme de coutume : « Allons ! nous érapons-nous ? » on s'était érapé, lorsque la veuve du défunt prononça ces fortes paroles « Allons, mon pource ami, te v'la donc là ? Hé ben ! arrié, ne m'dénonce point là-haut !. »

Vit-on jamais éloquence plus sobre, plus pure de toute rhétorique et plus ennemie de l'ampleur des formes ? Je pense, Mesdames et Messieurs, que c'est la nôtre et qu'exubérantes ou non en leur beauté, les femmes de Vermenton et d'Auxerre n'ont pas leurs pareilles pour river leur clou à ceux qui leur racontent des histoires, ce qu'elles font excellemment en une phrase et sans discours.

Nous autres, pauvres hommes, qui nous efforçons de les imiter, ce n'est pas aux grandeurs d'une éloquence retentissante que nous invitent nos claires vallées et nos coteaux dépouillés. Ce que nous enseigne ce pays, c'est plutôt, m'a-t-il toujours semblé, le goût de la droiture dans la pensée, de la simplicité dans l'expression et de cet esprit qui cache l'amitié sous la rudesse ou l'émotion sous le rire. Fier, avec une pointe d'orgueil, farouchement indépendant, mais non moins jaloux de l'indépendance des autres, l'homme de ce beau pays est aussi, de tous ceux que je connais, celui où dont est le plus sûr que le oui est oui et que le non est non. Ce n'est pas une leçon méprisable que celle que nous donne une terre où, depuis tantôt vingt siècles, des Français ont su trouver dans le travail le secret de la liberté. C'est pourquoi, en remerciant avec vous et en votre nom, tous ceux dont le travail, l'art et le savoir ont fait de cette commémoration une fête inoubliable du goût, du cœur et de l'esprit, je lève mon verre, en l'honneur du glorieux passé d'Auxerre, dans la certitude de son brillant avenir.



F23 Étienne GILSON
élu en 1946

Étienne Gilson aimait beaucoup son village de Vermenton et il en parlait bien souvent dans ses discours et conférences qu'il donnait dans les plus hautes sphères de notre planète y compris parmi les 40 immortels en habit vert.

